

Nous nous arrêterons un instant pour décrire un des aspects les plus secrets des arrières-loges hydropathes : le Fumisme.

Nous y rencontrerons bien souvent l'illustre Sapeck, l'histoire anecdotique n'a retenu que le "tintamarresque" du personnage, il s'inscrit plus avant en confirmant notre profession de foi : Les "ignorés" en art, en politique les "éminences grises", les "espions" en stratégie militaire, sont des puissances, quoique secrètes, à ne pas négliger trop hâtivement; ils sont ces petits riens capables de changer les aiguillages de l'histoire.



CHAPITRE PREMIER

LE CLAN DES FUMISTES

En son temps, nous avons évoqué brièvement l'histoire de l'hydropathie dans le numéro du centenaire de la fondation du Cercle. Nous avons progressé depuis dans la connaissance du mouvement. Nous sommes plus en mesure de distinguer les courants alimentant ce fleuve infailible : l'oubli.

Raymond de Casteras(1) dans une louable intention a tenté de dresser la liste des hydropathes. Il en dénombre 140 cités au hasard parmi la multitude des acteurs et auditeurs se pressant aux séances mouvementées. Parmi eux, quelques personnages sans visages; nous nous excusons de ne les connaître ni d'Eve ni d'Adam. Par contre, si sa liste veut être exhaustive et relever tous ceux qui assistèrent aux séances pourquoi avoir omis : Léo Taxil, Verlaine, J.K. Huysmans, Guy de Maupassant, et Théodore de Banville que Champsaur nous dit, dans son Dinah Samuel, avoir accompagné si souvent ?

(1) Avant le Chat Noir, les Hydropathes, Messin, 1945.

D'autre part, nous sommes plus qu'intrigués de voir apparaître Fabre d'Olivet et Eliphas Lévi... hydropathes ? ou François Coppée, Edmond Lepelletier, Charles Monselet, Edouard Rod ou Emile Blémont attirés en ces lieux par une légitime curiosité. Pourquoi n'avoir pas ajouté Francisque Sarcey pour son sympathique papier dans Le Siècle, preuve indéniable de sa présence occasionnelle ?

Permettez-nous de nous livrer à un semblant de classification.

"L'organisation" de la société n'était pas assez structurée pour que nous puissions nous appuyer sur un document irréfutable. Le simple bon sens nous suffira pour distinguer les membres fondateurs, membres d'honneur ou membres honoraires, membres actifs ou simples visiteurs.

Pour les membres fondateurs, nous avons déjà ouvert un volet dans le premier numéro. Ce sont évidemment Emile Goudeau, Maurice Rollinat, Charles Frémine et le charmant Georges Lorin. Notre port d'attache se situe dans la "géographie sacrée de Paris" très près de la rue Turbigo et du passage de l'Ancre. Nous n'y passons jamais sans revoir l'illumination d'Emile Goudeau, l'Isaïe du cabaret chantant, voyant sur une nuée approcher son animal fabuleux aux pieds de glace : l'idéal hydropathe.

Autour de ce petit animal mythique va s'amorcer le renouveau artistique d'après-guerre. A cette heure dans la capitale, seul, il représente un regroupement significatif.

Tous les courants vont donc converger vers cette baie accueillante. Les jeunes esprits tamponnés du sceau décadent vont s'y reconnaître. Les anciens : Charles Monselet, Auguste Vacquerie, ce garde du corps hugolien, vont venir voir si par hasard cette jeunesse ne ressemblait pas à leur bohème romantique. Les Parnassiens, jeunes ou vieux : Théodore de Banville, Paul Arène, François Coppée, vont venir ins-

pecter si la consonne d'appui respecte la rime riche.

Les motifs les plus divers rassemblaient cette cohue : Les uns pour seulement chahuter, rire et danser, d'autres s'y bercer des premiers accents de la gloire, la majorité estudiantine par simple délassement des cours, beaucoup on ne sait pourquoi.

Emile Goudeau évoque avec un peu de nostalgie sa "chambre des députés en réduction" à la majorité introuvable.

Le président Goudeau avait beau agiter frénétiquement sa sonnette pour rappeler à la dignité ses parlementaires, la confusion des genres ne cessait de régner malgré la volonté d'un groupe important qui tendait à la création d'une assemblée unie sous la bannière des arts.

Sur ces bancs, nous voyons côte à côte :

Léon Bloy, les deux Bouchor, Félix et Maurice, le peintre et le poète, Charles Cros, Edouard Dubus, Léon Duvauchel, Charles Frémine, Edmond Haraucourt, Clovis Hugues, Fernand Icres, Gustave Kahn, Jean Moréas, Germain Nouveau, Raoul Ponchon, Jean Rameau, Jean Richepin, Ernest Raynaud, Maurice Rollinat, Georges d'Espèrès... parmi lesquels l'école symboliste et romane allaient recruter.

Sur les bancs d'à côté :

Emile Cohl, Raoul Fauvel, Jean Floux, André Gill, Eugène Le Mouel, Maurice Petit, Léo Trezenik, Charles de Sivry et Fragerolle se réclamaient de la pure fantaisie et allaient donner leur talent au futur Chat Noir. Ceux qui n'avaient pas de bancs, erraient d'un groupe à l'autre, s'alliaient aux uns pour la farce d'un soir et aux autres pour faire la niche aux premiers, ce sont les héros de ce volume : les FUMISTES.

Est-il besoin de les nommer :

Alphonse Allais, Louis et Félix Decori, Ju-

les Jouy, Georges Moynet, Gaston Sénéchal et Sapeck. Sans eux, l'hydropathie eût été une société heureuse et donc sans histoire, grâce à ces infatigables pique-boeufs la troupe fit du bruit, beaucoup de bruit, on entend encore aujourd'hui ses pétards.

Rien ne se faisait au "Quartier" sans que n'en fut informé Sapeck, l'homme le plus illustre parmi les universités.

Sapeck plus connu dans le 5ème arrondissement que son Maire, le Préfet de Police et l'organisateur des fêtes, était un peu de tout cela avec en plus : la popularité.

Lorsqu'un bristol circulait de terrasse en terrasse, du François 1er au Soleil d'or portant ses simples mots :

M. SAPECK

sortira demain à trois heures

les rendez-vous s'annulaient ipso facto et les professeurs s'indignaient du clairsemé des classes. La présence des Ecoles s'imposait. Les pauvres agents débordés ne savaient où donner de la tête pour contenir les basochiers, les carabins, les apprentis potards emplissant bruyamment les trottoirs pour acclamer un Sapeck majestueux, en tenue de soirée, trônant sur une voiture à bras tirée par des supporters ahannants.

La célébrité ne s'explique pas. On ne sait quand ni où, ni comment celle de Sapeck prit naissance. Il est certain qu'elle s'exerçait sur tout et partout même dans les modes bizarres.

L'illustre Sapeck, nous dit Goudeau, s'illustrait dans l'arbitrage des couvre-chefs. Quand André Gill et Jean Richepin se livraient au concours de chapeaux à celui qui couvrirait sa chevelure du plus extraordinaire ornement faitier, les chapeliers voyaient avec joie, quoique surpris, partir, s'arracher même les invendables, les loupés par excès ou par carence.

"L'illustre Sapeck arbitre des élégances jugeait en dernier lieu".

La cité des Ecoles ne manquait pas de curieuses figures. Jean Richepin entre autres, disputait à Sapeck la palme du pittoresque. Goudeau a connu le poète des Gueux dans sa période exhibitionniste avec :

"d'invraisemblables chapeaux sur la tête, des bagues aux doigts, des bracelets au poignet - que dis-je ? des anneaux d'or fermés sur la cheville. Il était suivi d'une foule anonyme et vague, où l'on distinguait surtout les nègres d'Haïti-.

(...) "Parmi ces hommes sombres, Ponchon rutilait, et Sapeck, l'illustre Sapeck demeurait blême; Ponchon chantait le vin, et Sapeck dessinait, d'un crayon alerte, des caricatures".

Les deux meneurs brillaient dans leur contraste. Si Richepin étincelait dans la richesse - empruntée - de ses atours et le pittoresque extravagant d'un exotisme fou, Sapeck "l'illustre Sapeck, grand, maigre, visage simiesque se taillait un rôle inédit de fumiste (...). Il possédait une élégance de sportsman anglais, et portait des fleurs aux jeunes personnes qu'il honorait de ses faveurs"(2).

La dignité de sa tenue, son élégance, sa plaisanterie à froid, et sa "philosophie" fumiste lui valurent rapidement une cour d'admirateurs, guère plus nombreuse que celle du Galiléen mais presque aussi fanatique. Ses faits et gestes étaient guettés, ses déplacements signalés. Il ne quittait sa tenue d'apparat et son maintien de gentleman que pour revêtir d'invraisemblables déguisements fait pour l'ébauvissement du bourgeois et le désarroi des agents chargés du maintien de l'ordre, mettant ainsi en scène "en costume d'époque" ses fumisteries montées avec un soin digne du plus parfait scé-

(2) Dix ans de bohème, Lib. Henry, Paris, s.d.

nographe. Aucun des habitués du quartier Latin, vers les années 1880, ne passe sous silence les excentricités de l'illustre.

Raymond Maygrier rapporte avec quel soin extrême il préparait ses comédies, ménageant ses effets pour laisser le rideau tomber sur la moralité finale :

"Un jour, en raison de je ne sais quel méfait excentrique, Sapeck fut appelé devant le commissaire de police du quartier de l'Odéon, à cette époque M. Schnerb, le plus paternel des magistrats.

"L'interrogatoire commence. L'inculpé répond, mais il garde son chapeau sur la tête... Rappelé au sentiment des convenances il se découvre... et M. Schnerb ne peut maîtriser un cri de surprise.

"L'accusé s'était rasé complètement la tête, et il avait passé une couche de bleu aux lieux et place de sa chevelure. Alors, devant la mine consternée de son juge, et le plus naturellement du monde :

- Que voulez-vous, Monsieur ? la vie n'est pas gaie... j'ai des idées noires... et .. pour les égayer un peu... je me suis couvert d'azur!" (3).

Le mot de la fin tombe avec le fracas hugolien : "je veux de la poudre et des balles".

Excellent comédien, Sapeck savait changer avec aisance de rôle et de costume avec la prestesse d'un Frigoli :

"Une autre fois, habillé en jaune, il ameutait les badauds au Luxembourg, et, pour ce délit, il fut traduit en police correctionnelle. Moins d'une heure après le jugement, il reparait de nouveau, mais vêtu en avocat, cette fois. D'accusé il passait défenseur, au profond ébahissement de la galerie, qui le reconnaissait" (3)

(3) Le Dernier bohème, Flammarion, s.d.

L'expérience de Goudeau l'amène en première ligne. Les réunions de la rue Cujas le virent à la tête de sa petite troupe : A. Allais, J. Jouy et les Decoré.

Sapeck ne disait rien, ou presque, il se contentait d'égayer l'assemblée de ses boutades à froid, par contre, il poussait à la scène ses protégés, entre autres, le timide Jules Jouy, qui, sans une bourrade amicale n'eût jamais supporté d'être le point de mire d'une salle trépignante.

La jeunesse studieuse en quête de rêve ou de simple joyeuseté se jette à corps perdu dans le brouillon d'art des séances hydropathes. Eco-liers, jeunes ou futurs poètes sans le sou, vieux poètes venus se retremper dans la bonne atmosphère de leurs vingt ans; tabellions évadés de leur étude, ou magistrats des assises, tous s'y sont précipités.

Les poètes en herbe, longtemps avant leur première moisson de lauriers, y viennent faire leur première communion solennelle d'art.

De même les bohèmes venus d'ailleurs chercher fortune - avant le Chat Noir - sur les quais de Seine, tel le Normand Frémine :

J'erre - n'ayant d'autre ressource
Que des vers qui m'ont rendu fou;
Un écu reste dans ma bourse
Et je m'en vais je ne sais où.

- Pourtant, je suis loin d'être triste;
Les hommes graves en riront,
Mais seuls de grands rêves d'artiste
Jettent de l'ombre sur mon front!

Le cercle enfermé dans une trop petite conférence, au coin de la rue Cujas et du Boul' Mich, déborde. A la troisième séance, cent cinquante personnes ne pouvaient plus déplacer un coude, laissant fumer leur cigarette sans pouvoir ni l'éteindre ni la rallumer. On tint conseil d'Etat-Major. On se retrouve enfin à l'aise au 19 de la rue Cujas dans le vaste rez-de-

chaussée d'un hôtel.

La Babel hydropathe dérangeait, il fallut encore porter ailleurs ses pénates et en mars 1879, les Hydropathes, suivis de leur peuple migrateur, dressaient leurs tentes dans un local digne d'eux au 29 de la rue de Jussieu.

Ce tohu-bohu inquiétait l'autorité. Elle ne voyait dans quel classeur ficher ces trublions où il y avait le meilleur et le pire, aux dires du président lui-même :

"des tintamarresques lançaient leurs calembredaines et, à côté d'eux, des élégiaques catholiques versaient des hymnes à la vierge.

"Il y avait naturellement des étudiants ès toutes facultés, des élèves des Beaux Arts et du Conservatoire, des employés de ministères ou de mairies, des ingénieurs et des fils de concierges : même un certain nombre de simples ivrognes".

La Préfecture, regardant d'un oeil sceptique ce "cercle artistique", exigea des statuts estampillés du cachet au profil harmonieux de la République. On peut tout se permettre à condition de pouvoir arborer un papier frappé du sceau marianne, mais pas avant.

Nantis d'un passeport en règle et d'une identité légale, les Hydropathes pouvaient voguer vers l'éternité.

La rédaction des "statuts" était plus ardue à rédiger qu'un article bouffon ou qu'un poème de deux cents vers. Le Président a dû se creuser la tête pour y tracer le profil de l'hydropathe moyen, aussi resta-t-il dans le vague : "le futur hydropathe, nous apprennent les officiels statuts, doit faire preuve d'un talent quelconque (que ce quelconque est mal choisi!) : poète, musicien, littérateur, déclamateur, etc".

La plupart des hydropathes se classent dans la dernière catégorie des "etc". Sapeck le premier, il est fumiste, fondateur, propagateur, illustre procréateur du fumisme international

des Ecoles.

Sapeck ne tente pas alors un coup d'état pour détrôner le souverain Goudeau; au fond, il respecte la loi naturelle des deux glaives; il abandonne volontiers le pouvoir temporel, avec tous ses aléas, à qui de droit, se réservant pour lui, fondateur de l'esprit, le pouvoir spirituel.

Goudeau ne lui dispute pas le titre de fumiste qui claque au vent dans sa dignité de titre nobiliaire; au contraire il s'en pare fièrement.

Le premier numéro du journal "Chat Noir" en janvier 1882 annonçait :

LE CHAT NOIR
Cabaret Louis XIII
fondé en 1114 par un fumiste

Etait-ce le gentilhomme cabaretier (Salis) ou le vrai fondateur de "l'esprit montmartrois" A Kempis (alias Goudeau) qui en revendiquait l'honneur ?

On n'en veut pas à un prophète d'interpréter ou de pousser à la roue de la Providence. Goudeau n'en voulut jamais à Sapeck et à sa bande d'avoir fait exploser la poudrière de l'édifice hydropathesque.

Souvenez-vous de l'incident... La séance s'annonçait bien... tumultueuse à l'accoutumée sans plus, lorsqu'une bande de Ravachol composée - en doutiez-vous ? - d'Allais, Jouy, Decori frères, Sénéchal et Sapeck en tête eurent l'idée saugrenue de transformer une petite fête purement poétique en apothéose versaillaise du temps du Roi Soleil, des pétards pétaradèrent sous les banquettes, des fusées fusèrent ricochant sur les plafonds, des feux de Bengale entourèrent l'estrade et les dignitaires d'une auréole lumineuse dont ils se seraient passés pour l'heure..., imaginez la confusion et les débandades qui s'ensuivirent.

Les malfaiteurs se désignaient eux-mêmes, restant seuls dans la place et riant à gorge

déployée sauf le général en chef Sapeck et son chef d'Etat-Major Allais qui n'eriaient jamais. Allais pourtant devait se réjouir de l'opération bien menée, l'artificier en chef avait réglé en détail les fumigènes et les réactions chimiques. Elève appliqué, l'apothicaire en herbe emploiera la science acquise à de sombres plaisanteries ou à illustrer ses histoires fumistes. Cette science particulière (une science ne vaut que par ses applications pratiques), ce bon apprentissage pharmacologique "n'était pas tombé dans la main d'un sourd". On pourrait tirer de son oeuvre une "chimie amusante".

Ainsi, Allais, "au comble du Darwinisme" transforme un chien mouton blanc, nommé par un maître à l'intelligence paradoxale "Black", en beau toutou anthracite. Un bain sulfureux devait faire le miracle. "J'avais attiré le fidèle animal dans le laboratoire et là, je l'avais amplement arrosé d'acétate de plomb".

"Or, on sait (le saviez-vous ? mais juger de la sapience du bon élève) que le rapprochement d'un sel de plomb avec un sulfure détermine la formation d'un sulfure de plomb, substance plus noire que la houille à Taupin".

Le zèle pharmacologique ne quittera jamais Allais, comme quoi les études poussées ont toujours du bon, même si la vie oblige à une reconversion... dans le fumisme.

Allais n'oubliera donc jamais son orientation première qui lui servira à composer d'excellents fumigènes, des explosifs bénins et à raconter la savoureuse histoire de son confrère Néerlandais M. Van Deck-Lyster.

Goudeau devait ajouter un nom à la bande explosive : le musicien-Poète Fragerolle, il ne sortait pas blanc comme neige (ou comme Black) de l'interrogatoire :

Goudeau l'aimait bien "seulement il était un peu fumiste, ce Fragerolle, et allumait en ce temps-là trop de feux de Bengale dans la

UN MONÔME AU CAFÉ VACHETTE.



LE FRENCH CANCAN AU BAL BULLIER.



salle des séances. Les musiciens ne sont pas parfaits".

La bande fumiste a fait capoter la grandiose idée goudalienne: donner la libre expression aux artistes poètes. Jusqu'à ce pionnier, les porte-lyres devaient mendier une colonne dans les journaux et revues, livrés à l'arbitraire caprice des comités de lecture.

Le quartier Latin s'était révélé beaucoup trop enclin aux chahuts estudiantins, à la farce carabine, à la blague potarde, à la faconde d'estrade des escoliers en droit civil et canon.

La "bombe Sapeck" explosant à la base de l'édifice hydropathesque fut à l'origine (bien involontairement mais les voies de la Providence sont insondables) de la fortune de Montmartre.

Goudeau est atterré. Il médite son cuisant échec dû à une réussite fulgurante; le flot trop violent, trop rapide venait de submerger l'embarcation et le nautonier sous la même vague. Salis vint à point, lui permettant de réaliser sa grande ambition dans un lieu plus adapté: une province à deux enjambées de la Cité, à l'ombre des ailes des moulins d'un village à califourchon sur la hauteur de Montmartre. Le calcul était juste: les trublions ne traversaient les ponts que pour un grave motif. Probable qu'ils continueraient, comme par le passé, à chahuter les cours de Droit, à monômer sur le Boul' Mich, à s'empiffrer de bière au Vachette, à fumer des pipes Gambier au Soleil d'or d'où l'on aperçoit, par temps clair, à travers la trouée du boulevard du Palais, s'activer les étrangers de la rive droite.

Seul, un vieux parisien peut savoir à quel point Paris n'est pas, comme l'ensemble du royaume, une république une et indivisible, Paris reste un "état fédéral". Les villages qui le

constituent vivent en bonne intelligence à condition expresse de s'ignorer. Le beau fleuve serpentin a été tracé pour séparer les ethnies. Combien de parisiens ignorent les moeurs exotiques des peuplades indigènes outre-boulevard.

Nous sommes un peu émus d'entrer tout de go par une porte dérobée dans la grande histoire, car les Arts (même mineurs) s'avèrent avoir une influence prépondérante dans le comportement des peuples ainsi qu'une grande capacité à modifier les moeurs, les us et coutumes.

Montmartre, petit bourg montagnard, farinier et vinassier, va peu à peu, imposer sa forte personnalité, refuser la conquête lutécienne, entrer franchement en dissidence et par un acte hardi de sécession, devenir en 1920, une commune libre, avec ses édiles, ses fanfares, ses rites et ses festivités. Tout cela, grâce à la troupe des libérateurs saliséens venue apporter à l'ignorante population la révélation de sa supériorité - ne fut-ce que par son altitude - sur les littoraux végétant à fleur de Seine.

L'histoire tient à peu.

Le troupeau d'étudiants n'a pas fait le long voyage, mais les fumistes ont suivi. Nous les retrouvons tous présents sur la Butte, aux soirées poétiques du Chat Noir et au sein de la rédaction du journal du même nom, dirigé par Emile Goudeau.

Ils répondent présents quand une bonne blague ne demande qu'acteurs et metteurs en scène pour se réaliser.

Le gentilhomme cabaretier, Salis, avait ouvert boutique au 84 boulevard Rochechouart. Le succès aidant, le local s'avère trop exigü pour accueillir les foules assoiffées. Salis louchait depuis quelque temps sur la boutique contiguë d'un brave horloger qui, bravant les menaces et l'infernal tapage nocturne s'obstinait à se maintenir en demeure. Alors, toutes les ruses de guerre furent permises. Sincèrement, nous

partageons la commisération de Goudeau : "Ah! le pauvre homme! tombé entre les mains de Sapeck, d'Alphonse Allais et de Louis Decori, il ne tarda pas à se déclarer vaincu". Mais avant l'heure de sa reddition sans condition, rien ne lui fut épargné.

On commença par des gentillesse et des envois de "cadeaux". Le genevois reçut gratuitement tous les pots de chambre disponibles dans les environs, suivent moult objets cocasses et hétéroclites. Obstiné à rester horloger et non brocanteur, à bout de nerfs, le suisse encore poli, balaya le bric-à-brac sur le trottoir, où un agent requis par les diligents chanoiristes lui dressa incontinent procès-verbal pour "dépôt illicite sur la voie publique". L'horlogère s'en mêla, elle contre-attaque à coup de sceaux d'eau, en inondant les pastis des "terrassiers" qui n'en demandaient pas tant.

Parmi les consommateurs de ce jour, la poétesse du lieu, présentée peu galamment par son confrère Gaston Dumestre :

"Marie Kryszynska, poétesse absconse qui avait du poil au menton et des yeux de lapin russe, marmonnait des choses ne rimant pas mais ne signifiant rien, à quoi, seul, applaudissait son irréel et fantastique époux, le peintre Bellanger"(4).

Marie Kryszynska fut copieusement douchée, ses voisins ravis, s'aperçurent que la rhapsodie était aussi libre avec la mode qu'avec la poésie; ses amples jupons cachaient de disgracieuses "bottines d'homme". Soupçonnant le cabaretier d'avoir organisé un divertissement supplémentaires et gratuit, ces bagatelles mettaient plutôt les clients en joie.

Alors l'horlogère voyant que l'argument fluide était nul, employa l'argument consistant. Elle s'attaqua à la vitrine par objets

(4) Jeunesse orageuse, Edt. de l'Atelier, Biarritz, 1933.

contendants interposés. La force publique n'attendait que ce délit caractérisé; car de police, arrestation de la délinquante, commissariat., la malheureuse échappa de justesse aux menottes et à la camisole de force. Renvoyée dans ses foyers après dépositions, rapports et fortes menaces en cas de récidive, il ne restait à l'infortunée commerçante qu'à s'enfermer dans son fortin avec résolution de n'en sortir sous aucun prétexte.

La bande fumiste n'a pas dit son dernier mot. Sapeck se prépare pour un rôle de composition inédit : l'aveugle au flageolet.

Le faux aveugle installe posément son tabouret devant la porte du "monstreur de montres", il ajuste ses épaisses lunettes noires, sort tranquillement son flageolet de sa boîte, dispose à tâtons sa sébille et commence le répétitif d'un sempiternel air pointu limant peu à peu les nerfs déjà aiguisés de l'honnête boutiquier; il n'en peut plus; il sort furibond, invective l'aveugle, qui en plus doit être sourd, car il continue sous la pluie des quolibets sa musique aiguë, la seule qu'il connaisse, alors c'est la prise au collet, les coups de pied dans le tabouret et.. le faux aveugle titubant, éperdu, cherchant dans les ténèbres les fragments de son instrument détruit.

Pendant ce temps, les badauds indignés se sont amassés. La colère a gagné la foule, elle va faire un sort à la boutique et à son occupant "inhumain" qui échappe de justesse à un lynchage mérité.

C'en est trop. La musique du flageolet a adouci les moeurs du voisin virulent. Le lendemain, il hisse le drapeau blanc, le brave homme a retrouvé la raison et la voie de la sagesse. Il signe pour un prix convenable la concession de son local.

Ce sont les derniers actes des apôtres fumistes. Dès 1883, le destin les oriente sur des

routes divergentes.

L'ILLUSTRE SAPECK

M. Bonaventure Bataille se devêt définitivement de sa défroque de Sapeck. On ne le reverra plus en "faux aveugle", on ne le reverra plus en "écossais" au jardin du Luxembourg, on ne reverra plus la chevelure teinte en rouge sang ou le crâne peint en bleu, on ne reverra plus le museau de son chien lilliputien, le fidèle Tenny, sortir de la poche de son macfarlane de bonne coupe.

M. Bonaventure Bataille est entré dans l'administration préfectorale et songe à y faire bonne carrière.

M. Bonaventure Bataille se marie, devient un père de famille respecté jusqu'à ce qu'une douloureuse maladie n'ébranle son cerveau.

Après 1883, on perd la trace de son dessin si talentueux. Il a très peu écrit, très peu versifié, à part son célèbre "cacao" où il devance les audacieux versificateurs décadents en créant une rime en "in K" par un astucieux enjambement :

... L'exquis envoi de vingt K
Ilogs, côté, surfin, de chocolat Devinck.

Par contre, il a beaucoup dessiné, il avait de quoi devenir un excellent artiste sinon le "plus grand peintre du monde"(5).

GASTON SENECHAL

Gaston Sénéchal disparaît à la même époque de la scène chatnoiresque. Il marche dans le sillage de son illustre maître. Egalement licencié en Droit, il choisit le même débouché

(5) Voir p. 57, nous reproduisons la mention manuscrite au verso d'un de ses portraits de jeunesse.

préfectoral sans l'animer d'un zèle excessif.

Après avoir consacré sa jeunesse à l'avant-garde fumiste, le passé désormais le passionne. Fonctionnaire médiocre, les vieilles pierres et l'archéologie ont plus d'attrait pour lui que les problèmes de voirie et l'organisation des élections départementales.

LES DECORI

A peu près du même âge, Félix Decori achève ses études de Droit en même temps que MM. Bataille et Sénéchal.

Quant à lui, il a décidé de mettre à profit ses talents de "diseur" et ses qualités littéraires dans sa profession. Il s'est inscrit au Barreau. Il a brillamment réussi, il est devenu un grand avocat d'assises avant d'entrer à l'Elysée, mais pas dans la plus haute fonction.

Son frère Louis a pris goût au théâtre en récitant les monologues des copains sur les planches hydropathes. Par la suite, il a affronté les rampes des plus grands théâtres avec des succès honorables, en regrettant nostalgiquement les bons moments fumistes, ou peut-être simplement ses vingt ans.

GEORGES FRAGEROLLE

Enfin en voilà un qui franchit le cap de 1883. Fragerolle est resté fumiste. Il aurait pu s'orienter à sa guise, mais il a été conquis par l'hydropathie et n'a jamais voulu s'en guérir.

Parisien de Paris, Georges Fragerolle avait vu le jour, un jour de 1855, rue du Four dans le 6ème arrondissement de Paris. Après des études au collège Rollin, il passa sans histoires son baccalauréat ès-lettres, et ès-sciences. Inscrit à l'Ecole de Droit, il réussit sa licence. Ensuite, soigneusement, il roula ses diplômes et délibérément, il se tourna vers...

la musique.

Il s'en fut demander des leçons de chant au professeur de Fauré, Arnoldi; des leçons de composition à Guiraud. Cette fois, il n'enterra pas ses diplômes, il vint les exhiber chez les Hydropathes qui s'empressèrent d'accueillir à bras ouverts ce "gaillard calme et doux".

"Le maître chanteur des hydropathes, Georges Fragerolle, dès cette époque, avec un talent incontestable, prenait les paroles des poètes et leur donnait les ailes de la musique. Il a été le maestro des hydropathes comme il l'est au Chat Noir"(6).

Il s'emparait des poèmes de Richepin, d'André Gill, de Maurice Montégut pour les chanter sur des mélodies de sa composition. Plus tard, il suivit Goudeau au Chat Noir. Le "Théâtre d'ombres" lui doit ses accompagnements musicaux, telle la célèbre Marche à l'Etoile dessinée par Henri Rivière. Fragerolle se souvint de ses études ès-lettres. Le succès de La Marche à l'Etoile dont il avait écrit le poème et la musique l'incita à récidiver avec L'Enfant prodigue, Le Sphinx, Le Rêve de Joël, Clairs de lune, La Marche au soleil, Paris, Jeanne d'Arc, Lourdes etc...

A diverses époques, il recueille ses oeuvres éparses en volumes : Chansons de France, du Pays lorrain, des Oiseaux, Chansons des soldats de France etc...

Sans regret d'avoir consacré sa vie à la poésie et à la chanson plutôt que d'avoir de sa belle écriture rempli les registres poussiéreux en quelque ministère, Fragerolle s'éteignit à soixante-cinq ans en 1920.

ALPHONSE ALLAIS

Alphonse Allais incarne le fumisme, il n'adhère pas au fumisme, il est le fumisme. Sapeck, disions-nous, a très peu écrit, la parole et

(6) E. Goudeau, op. cit.



Jules Jouy « Les Hommes d'aujourd'hui », n° 444.

le geste lui ont suffi. Alphonse Allais est, en quelque sorte, son évangéliste, les quatre évangélistes en un seul : le lion, le taureau, l'aigle et le jeune homme. Allais est d'essence sapeckienne, nous ne pouvons imaginer Allais en dehors de la Révélation sapeckienne. Bien entendu, jusqu'à son dernier souffle Allais est fumiste et il le demeure pour la postérité dans ses ouvrages "anthumes" devenus contre son gré "posthumes" par sa disparition en 1906.

JULES JOUY

Il nous reste à dire deux mots de ce garçon boucher, devenu chansonnier, devenu hydropathe, devenu fumiste, devenu fou.

Nous ne lui consacrerons pas ici un chapitre qui s'inscrira dans la série déjà commencée des "hydropathes macabres"(7).

Le hasard amène ses jeunes ans dans une boucherie, il crut s'en divertir, s'en évader dans la chanson, la chanson d'actualité, la chanson fumiste et la gaudriole. Une autre boucherie, plus cruelle encore, plus barbare, hanta son esprit jusqu'à le faire basculer dans la démence : la guillotine.

Jules Jouy pressentait le danger de côtoyer la fumisterie, ce moyen apparent d'échapper au tragique de l'existence qui, cependant, continue à forer des galeries souterraines sous la bauge du "cochon triste" :

"Un jour, durant son séjour à Auxerre(8), en 1888, me passant un journal qui annonçait l'internement de l'illustre Sapeck qui, lui aussi, avait renoncé aux terrasses du boulevard

(7) A Rebours, n° 24-25.

(8) Jules Jouy était venu passer quelques semaines à Auxerre, invité par son vieux camarade Sénéchal qui n'avait pas perdu de vue ses complices fumistes.

Saint-Michel pour devenir Conseiller de Préfecture à Lons-le-Saulnier.

"- Tiens, lis, dit-il, subitement devenu sérieux.. Sapeck! on riait de ses excentricités, on les encourageait : il était fou parbleu!

"Puis, mélancolique, il ajouta, après un silence :

"- Et dire que nous finirons tous comme ça!..."(9).



Pour résumer ce chapitre, livrons-nous à un petit calcul arithmétique.

Trois fumistes ont été happés par la carrière administrative. Deux fumistes sont devenus comédiens ou musiciens.

Deux fumistes ont tristement fini leurs jours dans un asile d'aliénés.

Deux fumistes ont fait carrière "pour rire" dans la profession d'humoriste.

Ce qui fait, si les comptes sont bons neuf postes pour sept personnages mais nous devons envisager les cumuls.

Seul, Alphonse Allais perpétue l'esprit de son maître Sapeck et l'âme du fumisme, quoique Jules Jouy, dans ses chansons de cabaret se souvienne des leçons.

Trois fumistes serviront la nation dans sa noble administration après l'avoir copieusement ridiculisée. Le chef de file donne le bon exemple, en 1883, il s'illustre dans l'administration préfectorale avec le grade provisoire de Conseiller de troisième classe. Gaston Sénéchal l'imite, là comme ailleurs, à Auxerre d'abord, puis définitivement à Melun.

Félix Decori après avoir brillé aux assises

(9) Article de Pierre Dufay.

prend place à l'Elysée dans une situation de Conseiller encore plus élevée.

Malheureusement, la tête fragile de Sapeck n'a pas résisté à un tel changement de climat : le retour à la sagesse et à la discipline bourgeoise après le tourbillon du Latin et de la Butte. Il est interné en 1889. Jules Jouy ne le suit pas dans ses consignes de sagesse; il ne tarde pas à voir ses pressentiments s'avérer exacts, comme Sapeck, il mourra à l'asile.

Décidément le Moloch fumisme dévore ses enfants.



CHAPITRE II

UNE PHILOSOPHIE FUMISTE

En avançant l'existence certaine d'une philosophie fumiste, nous étonnerons ceux qui n'ont d'yeux que pour balayer les surfaces sans savoir interpréter les signes.

Le rire - encore mal étudié - conserve tout son mystère en ne traduisant pas avec certitude la joie intérieure. Rires jaunes, rires crispés, rires hystériques, n'émanent pas toujours d'un cœur gai, loin s'en faut. Souvent, ils accompagnent le burlesque des situations dans le décalage occasionnel entre deux réalités contraires ou mal assorties.

Les époques les plus troubles compensant l'ennui environnant se rattrapent dans la rigolade. Consciencieusement, combattant leurs spleens par le traitement drastique du rire, elles soignent leur vague à l'âme par des surdoses d'humour.

Les occupations étrangères, les invasions, les guerres sans merci suscitent les pires déferlements. Les fins-de-siècles, les pressentiments de catastrophes imminentes, les sinistres après-guerres s'accompagnent d'excès en sens